

Catherine PETIT

Le Fil brisé

roman

Un grand merci à Emmanuelle, Fadhila et Marie-Laure pour leur écoute attentive et amicale, et à tous les amis pour les discussions qui ont alimenté ce livre.

Elle a lu la lettre d'Edith, bien sûr.

Une première fois dans sa totalité, puis à plusieurs reprises, lentement, partie par partie.

Il fait très beau en ce début de journée, l'été tient ses promesses de lumière et joue au travers des volets fermés ; cette lettre, elle y pense encore en pliant sa serviette brûlante d'être restée sur le balcon, et en glissant dans son sac à dos les crèmes habituelles, les lunettes et le porte-monnaie... Elle est en accord avec ce que son amie décrit de leur situation, et sur son caractère angoissant, mais elle pense qu'elle a oublié un détail important, fondamental, et que ce détail peut tout changer. Il faudra qu'elle trouve les mots à son retour pour lui expliquer.

Curieusement, elle se sent dans état de grand calme, sans pour autant parvenir - et elle sait qu'elle n'y arrivera jamais - à avoir le fatalisme nécessaire devant la vie ou le détachement de Bouddha sur les choses. Elle ne sera jamais indifférente ou résignée. Mais la présence de la mer, peut-être, lui donne ce sentiment de tranquillité et

d'enracinement qui la vide, temporairement, de toute angoisse. Sans ce mal de tête persistant depuis quelques jours elle se sentirait flotter légèrement dans la chaleur.

Une heure plus tard, après avoir pris son premier bain de la journée, elle sent sur sa peau des milliers de picotements dont elle n'arriverait pas à dire s'ils sont agréables ou non, mais qui au final, la mettent dans un état de bien-être total. Elle est allongée sur le sable, collée à sa serviette. Elle fait corps avec le sol comme jamais. Le soleil la plaque, brûlant.

Le brouhaha de la plage s'intensifie, fait de cris et de rires d'enfants, de klaxons de vendeurs de beignets, tout mêlé, tout indistinct, intense, gonflant en un énorme tsunami sonore. Elle se sent de plus en plus plaquée au sol, brûlante et paralysée. Comme l'indien de ses westerns d'enfance qui écoutait venir le train, elle entend, l'oreille collée au sable, les bruits de la plage rythmés par le raclement des vagues. Autour d'elle la vie des autres, avec les disputes des familles, - « ne mets pas tes pieds sur MA

serviette, cette pelle est à Moi, Théodore viens te mettre de la crème **immédiatement** » - et ainsi de suite. Tout un monde. Tout un monde qui souvent s'écroule au moment des vacances, cette panacée rêvée aux vies quotidiennes difficiles, et qui ne fait que révéler pendant les quelques semaines de vie commune les multiples failles des relations intimes. Un monde d'espoirs, de désillusions, un monde humain. Le bourdonnement s'intensifie, tous les bruits se mélangent, elle ne sait plus si c'est de la plage ou de son propre sang qu'il s'agit.

Le soleil, lui, est toujours là, bien présent.

Puis plus rien : le néant, le trou noir, le silence.

Et la journée s'écoule, sans que personne ne fasse attention à cette femme allongée sur le ventre et qui ne bouge plus. Il y a tellement de monde, serré les uns contre les autres, sur les plages. Tant de choses à gérer dans les têtes et sur les corps...

Ce n'est donc que vers vingt heures qu'un planchiste attardé qui remonte sur le sable comprend enfin.

Dans son sac de plage ils trouvèrent la carte d'identité et l'adresse du studio de location. La police, appelée, classa l'affaire sous les trois lettres AVC, emballa ses affaires, et contacta son fils grâce à son carnet d'adresses.

Les habitants de la petite ville, en lisant son histoire dans la presse locale, se dirent qu'elle avait eu une bien belle mort : et de fait, c'était une mort par le soleil qu'elle aimait tant. Pas par le crabe, cet animal marin qui la rongerait depuis un moment – juste la mer, le soleil. Rien d'animal. Le minéral et l'eau.

Et tout ce qu'elle aimait de la vie les jours précédents : le délicieux bain du matin quand la plage est encore vierge et qu'un soleil tout neuf se lève, baignant tout dans un jour naissant, propre, plein d'énergie. Elle, mouillée, que la chaleur vient sécher doucement, d'abord le

front, puis le ventre, les cuisses. Et la faim qui deux heures après lui intimait de ranger ses affaires et d'aller manger.

La fraîcheur du studio aux grandes baies vitrées. Ne pas avoir à économiser la chaleur, savoir qu'elle est là, à satiété, qu'il y en aura tous les jours – pouvoir en profiter jusque dans l'ombre, la fraîcheur, la sieste. Et puis y retourner, dans une fournaise cette fois, sentir la brûlure et le pincement de l'eau trop fraîche, toujours trop fraîche.

Il y avait eu la fatigue, la bonne fatigue qui élimine tout, les rêves exutoires, le fait de se regarder dans la glace, longtemps et tristement, jusqu'à s'accepter ; l'élimination des immenses chagrins, des blessures, de la grande peine de penser à ce qu'on aurait tant souhaité avoir, et qu'on n'a pas eu. Le cormoran sur le balcon, tout près, qui la regardait, et les bruits de l'été à profusion qui lui rappelaient tant de moments de son enfance - heureux ou moins heureux - mais vivants.

Une intense méditation, jusque dans le corps. Et puis la lettre d'Edith.

Elle était morte parce qu'il ne pouvait en être autrement. Elle n'était déjà plus de ce monde depuis longtemps. Elle était en elle-même une fin de l'histoire.

Chapitre 1

Presque un an avant...

Le moment des châtaignes

J'ai enfin trouvé ma rue.

Pas faute d'avoir galéré derrière la palissade d'un chantier abandonné, puis de m'être enfui vers les tentes du périphérique lorsque les travaux ont repris ; de longues heures somnolentes dans un bruit incessant, récupérées le jour sur le banc du métro ; puis mon passage bouleux et stressant sous ce pont humide et froid en désespoir de cause...

Mais depuis un mois, j'ai trouvé une place dans cette ancienne rue de Paris restée vivante et tranquille à la fois. Des immeubles d'habitation, essentiellement, des commerces tout proches dans les rues adjacentes. Et en son milieu, comme une anomalie, un immeuble en béton, une double porte de verre, un lieu blanc, froid, un lieu de sang, qui accueille un va-et-vient incessant de gens inquiets, tourmentés, malades. Devant, sur le trottoir, des bacs à fleurs essaient maladroitement de le cacher, de faire comme s'il n'était pas menaçant.

C'est là que je dors, la nuit, quand tout le monde est parti : sur les blocs qui bordent ce laboratoire d'analyses médicales. C'est devenu mon lieu attitré. Au fil des semaines, les habitants du quartier

ont appris à me connaître et l'admettent. Je suis devenu un habitué, en quelque sorte.

Un témoin omniprésent et invisible de leurs vies.

L'immeuble d'en face, par exemple, je le connais par cœur, je suis capable d'en énumérer les habitants et leurs habitudes de vie, sinon de deviner bien des choses... J'ai donc élargi maintenant mon observation aux passants, occasionnels ou habituels, cela dépend. Ce n'est pas que je cherche particulièrement à faire un exercice de mémoire sur les individus que je croise — mais cela rentre tout seul avec la répétition, et l'habitude, et un certain désœuvrement bien sûr...

Le soir, la rue se calme peu à peu quand les dernières personnes revenant du travail ont regagné leur lieu chaud — et alors viennent les fêtards, les couche-tard, par petits groupes jusqu'à minuit — puis nous, les habitants du dehors, plus ou moins éméchés, plus ou moins agressifs. Je m'enroule dans ma couverture de survie jusqu'à me fondre dans le décor. Je ne veux ni bagarre, ni cris, juste dormir.

Comprenez bien, c'est que dès 6h je suis réveillé par le camion des poubelles, quand il tourne dans la rue précédente et que ses freins

grincent. Alors commence pour moi un rituel immuable, répété quel que soit le temps qu'il fait, quelles que soient mes douleurs ou mes humeurs : je me lève, je plie mes couvertures et fais disparaître en un clin d'œil toute trace de ma nuit. Tout doit être clean avant l'arrivée des premiers clients du laboratoire, et quelquefois la file d'attente se forme dès 6h 30 : je les vois arriver : comme moi ils sont à jeun, et comme moi ils ont froid et peur. Mais pour eux ce sera temporaire, ils auront un entourage, un réconfort, un déjeuner, ils connaîtront une mort quelquefois attendue, certes, mais souvent accompagnée.

Je traverse lorsqu'ils arrivent et je vais aider Lucien qui charge sa camionnette. Lucien est un habitant de l'immeuble d'en face. Ecrivain, il n'arrive pas à se faire publier et pour vivre fait des chantiers. On parle du temps qu'il fait, de son travail, de sa forme – puis il part lui pour une rude journée, et moi vers le métro, où je récupère les journaux gratuits qui viennent d'arriver. Ensuite, je vais au café du coin m'installer pour une heure. Le patron est un ami, mais je tiens absolument à payer ce café du matin, mon petit déjeuner. Je me lave dans les toilettes, m'installe et regarde les habitués arriver : d'abord les ouvriers du ravalement qui viennent prendre leur petit blanc sur le zinc, puis les habitués des bureaux autour, puis les